La notion de territoire : définitions et approches

Définir la notion de territoire

D'un point de vue étymologique, le terme territoire viendrait du latin *territorium.* Mais d'après le Digeste, recueil de jurisprudence civile, élaboré en 533 après J.-C. par Justinien, qui constitue l'un des fondements du droit moderne, le terme a un lien direct avec le *jus terrendi*, le droit de terrifier[1]. Bien qu'il soit, en fait, beaucoup plus raisonnable de rattacher le terme *territorium* à celui de la terre (*terra, -ae*), il est aussi très probable que certains Latins pratiquaient un jeu de mots associant le contrôle d'une terre au pouvoir de la protéger par la menace (*terrere*).

La notion de territoire a été tout d'abord étudiée chez les animaux et plus particulièrement les oiseaux. La première définition à caractère scientifique date du début du XX^e^ siècle et est due à E. Howard, un ornithologue anglais[2]. D'autres études, plus récentes, sur le règne animal ont permis d'affiner les premières approches et de démontrer qu'un animal ne défend pas un espace mais qu'il se défend lui-même. Le territoire existe donc dans son esprit ; c'est un produit entièrement subjectif, au point que la meilleure connaissance de l'environnement n'est pas en mesure de fournir la moindre indication sur l'existence d'un territoire[3]. Même si cette remarque paraît juste, elle n'exclut pas pour autant l'existence de territoires naturels délimités par des frontières physiques ou d'autres marqueurs. C'est peut-être là, dans l'intersection des frontières physiques et mentales, que se trouve la difficulté de définir les territoires.

Les recherches sur la notion de territoire, telle qu'elle est perçue par l'homme, ont commencé dans les années 1960 et se sont amplifiées au cours de la décennie suivante dans un contexte socio-économique bien défini et différent d'un pays à l'autre. De ce fait, elle a reçu des sens très nuancés selon qu'il s'agit des approches anglo-saxonne ou française pour ne citer que ces deux cas.

Dans le cadre de l'approche anglo-saxonne, il a été souligné que le comportement territorial humain est un phénomène d'écologie éthologique[4] avec un fond instinctif qui se manifeste à propos des espaces plus ou moins exclusifs délimités par des frontières, marqueurs ou autres structures, espaces que les individus ou les groupes occupent émotionnellement et où ils se déploient afin d'éviter la venue d'autres individus ou

[1] *The digest of Justinian*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1998 (trad. A. Watson).

[2] E. Howard, *Territory in Bird Life*...

[3] F. Pitelka, « Numbers, breeding schedule… ».

[4] T. Malmberg, *Human Territoriality*...

groupes[5]. La territorialité exprime donc la tentative par un individu ou un groupe d'affecter, d'influencer ou de contrôler d'autres personnes, phénomènes ou relations et d'imposer son contrôle sur une aire géographique, appelée *territoire*. Les ethnologues[6], par ailleurs, nous apprennent que le comportement humain territorial est un système cognitif et comportemental qui a comme objectif l'optimisation de l'accès d'un individu ou d'un groupe aux ressources de manière temporaire ou permanente.

Dans la littérature française on distingue un ton différent venant des géographes et des sociologues. Le territoire témoigne d'une appropriation à la fois économique, idéologique et politique de l'espace par des groupes humains qui se donnent une représentation particulière d'eux-mêmes, de leur histoire, de leur singularité[7]. Le territoire est un investissement affectif et culturel que les sociétés placent dans leur espace de vie. Le territoire s'apprend, se défend, s'invente et se réinvente. Il est lieu d'enracinement, il est au cœur de l'identité. On apprend aussi qu'un territoire, c'est d'abord une convivialité, un ensemble de lieux où s'exprime la culture, ou encore une relation qui lie les hommes à leur terre et dans le même mouvement fonde leur identité culturelle[8]. Un territoire est un lieu de vie, de pensée et d'action dans lequel et grâce auquel un individu ou un groupe se reconnaît, dote ce qui l'entoure de sens et se dote lui-même de sens, met en route un processus identificatoire et identitaire. Ces territoires humains peuvent être un espace villageois, un espace urbain, mais aussi un mythe fondateur ou un livre (la Bible, le Coran) qui suscitent des comportements de type religieux. D'une certaine manière, tout territoire social est un phénomène immatériel et symbolique. Tout élément, même physique ou biologique, n'entre dans la composition d'un territoire qu'après être passé par le crible d'un processus de symbolisation qui le dématérialise en quelque sorte. Tout territoire social est un produit de l'imaginaire humain[9].

Une approche pluridisciplinaire

Les études sur la notion de territoire ont longtemps subi les conséquences de la division classique du monde du savoir en deux parties, les sciences, d'une part, et les humanités, d'autre part, d'autant que la biologie humaine a tardé à s'établir comme discipline et que la médecine a été presque totalement engagée à soigner la maladie. Par ailleurs, de par leur éducation les humanistes non seulement n'ont pas montré d'intérêt pour la biologie humaine, mais ils l'ont même refusée. Ce sont plutôt les biologistes qui ont donné le ton à un équilibre nécessaire en soulignant que l'homme possède à la fois une nature et une histoire et que l'évolution humaine a deux composantes, l'une biologique ou organique, l'autre culturelle. Ces composantes ne sont ni exclusives l'une de l'autre, ni indépendantes, elles sont corrélatives et solidaires. Notre évolution est la résultante de l'interaction entre les phénomènes culturels et biologiques[10].

---

[5] D. R. Sack, *Human Territoriality...*

[6] M. J. Casimir, « The dimensions of territoriality… ».

[7] G. Di Meo, *Géographie sociale...*

[8] J. Bonnemaison, « Voyage... ».

[9] Y. Barel, « Le social et ses territoires ».

[10] T. Dobzhansky, « Cultural direction… » ; J. Ruffié, *De la biologie à la culture…*

Parmi les disciplines qui se sont intéressées à la notion de territoire, c'est donc l'éthologie qui a été la première à le faire[11]. N. Tinbergen a constaté que les psychologues avaient plutôt travaillé expérimentalement dans le but de rechercher les causes des faits observés, tandis que les éthologues ont préféré faire des observations sur le terrain et étudier des aspects de survie et d'évolution. C'est ainsi que l'éthologie a été définie comme « l'étude biologique du comportement ». Mais les éthologues, de par l'orientation initiale de leur discipline, n'ont pas montré un réel intérêt pour les êtres humains.

L'anthropologie, se consacrant principalement à l'étude des mécanismes et des pratiques sociales qui commandent l'organisation territoriale d'une société, a démontré que le processus d'organisation territoriale doit s'analyser à deux niveaux distincts : celui de l'action des hommes sur les supports matériels de leur existence et celui des systèmes de représentation[12]. De ce fait, le territoire est à la fois objectivement organisé et culturellement inventé. Les anthropologues sont également à l'origine d'un grand nombre d'observations pluridisciplinaires sur le territoire et ont aussi largement contribué à l'étude du comportement des Primates.

La notion de territoire chez l'homme a tenu une place particulièrement importante dans la géographie moderne : la géographie humaine a mis l'accent sur des facteurs historiques et culturels et la géographie politique a développé une réflexion importante sur la notion de limite, thème central de la territorialité[13].

Si la géographie est la science maîtresse de tout ce qui a un rapport avec l'espace, la psychologie est la discipline principale qui traite les phénomènes du comportement, discipline incontournable, de ce fait, pour l'étude de la notion de territoire. Mais, mis à part les études sur le comportement des animaux, ce domaine a été longtemps négligé par les psychologues et ce n'est qu'à partir des années 1970 que les manuels de psychologie ont commencé à faire référence à la territorialité humaine, notamment aux États-Unis[14]. À l'heure actuelle, l'ethnopsychiatrie s'intéresse directement à la notion de territoire. Les implications de la psychanalyse et de la psychiatrie ont soulevé des questions importantes dans le domaine de la relation du comportement des individus et des groupes avec l'environnement social.

C'est pourquoi les sociologues se sont intéressés à leur tour à ce phénomène. Au début, l'objet des recherches a été orienté vers les sociétés urbaines et la discipline a été qualifiée d'écologie humaine. Ce dernier concept a été restreint à la sociologie urbaine, mais il a été aussi utilisé en médecine, pour explorer les relations environnementales des maladies. En fait, le territoire, aussi bien chez les animaux que chez l'homme, est un phénomène écologique puisqu'il se réfère aux relations des organismes avec leur milieu[15].

Nombreux sont les auteurs qui pensent que l'étude du territoire devrait être une discipline à part. Certains d'entre eux proposent d'adopter le terme *territoriologie* pour ce domaine de la science, où l'éthologie, la psychologie animale et l'écologie se combinent avec succès et où l'ethnologie, l'anthropologie physique et la sociologie ont beaucoup

[11] N. Tinbergen, « On aims and methods... ».

[12] P. Bonte, M. Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie.*

[13] S. N. B. Jones, « Boundary concepts... ».

[14] H. M. Proshansky *et al.* (ed.), *Environmental Psychology...* ; A. H. Esser (ed.), *Behavior...*

[15] F. Pitelka, « Numbers, breeding schedule... ».

à gagner, spécialement depuis que le comportement humain n'est plus étudié comme quelque chose d'isolé[16]. Un récent colloque parle aussi d'une « science du territoire » qui reste à construire[17].

L'organisation de l'ouvrage[18]

Ce volume réunit les interventions faites au cours d'un séminaire de recherche consacré à la notion de territoire et tenu à l'université Paris 1. Le cadre géographique, partant du Bassin égéen, s'est étendu au Proche et Moyen-Orient, à l'Europe occidentale et même à certaines contrées africaines. L'axe chronologique suivi, des origines jusqu'à l'Antiquité, nous a surtout permis de confronter les problématiques et les méthodes utilisées au cours de l'étude des sociétés humaines depuis les plus anciennes, celles des chasseurs-cueilleurs paléolithiques, dépourvues d'écriture, jusqu'à celles de l'Antiquité grecque tardive. Une trentaine de chercheurs sont intervenus au cours de ce séminaire dans le but d'explorer la notion de territoire et de réfléchir sur ce concept : préhistoriens et archéologues surtout mais aussi généticiens, éthologues, géographes, géomorphologues, ethnologues et historiens ont apporté leur contribution et ont permis de donner à cette réflexion une dimension pluridisciplinaire. Les communications présentées lors de ce séminaire et publiées dans ce volume traduisent bien la diversité des approches et des outils employés lorsqu'il s'agit d'étudier un territoire.

Cet ouvrage s'organise en quatre grandes parties. Dans la première partie, « Territoires des origines », E. Pouydebat et L. Eggert nous conduisent chez les primates hominoïdes pour discuter la question du territoire en éthologie et en génétique. Puis nous arrivons dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs paléolithiques, qui sont abordées ici à travers trois exemples pris dans la préhistoire européenne. Y. Taborin nous apprend que l'identification d'un groupe paléolithique et de son territoire passe non seulement par l'étude des vestiges de la culture matérielle, mais aussi par l'examen des faits relevant de la vie sociale et culturelle. L'auteur distingue plusieurs types de territoires et défend une vision dynamique, voire historique, des sociétés de chasseurs-cueilleurs du Paléolithique. J. Kozlowski décrit le rôle des facteurs environnementaux et développe les modèles d'occupation de l'espace et d'exploitation des ressources au début du Paléolithique supérieur dans les Balkans. G. Kourtessi-Philippakis souligne aussi l'importance de l'environnement dans la définition des territoires, dans un contexte insulaire cette fois-ci, à travers l'étude du peuplement paléolithique des îles Ioniennes, en Grèce occidentale. Il apparaît que ce peuplement n'est pas resté indifférent aux vicissitudes climatiques et aux changements successifs des niveaux marins, qui ont entraîné à leur tour des modifications du littoral et du statut des îles depuis le dernier interglaciaire.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux sociétés agropastorales sédentaires néolithiques, celles du monde égéen tout d'abord. Le cas de Chypre précéramique fait l'objet de la contribution de L. Astruc et F. Briois. Les auteurs s'intéressent ici à l'implantation des sites et aux modalités d'approvisionnement et de gestion des matières premières

[16] T. Malmberg, *Human Territoriality*...

[17] J. Bonnemaison *et al.* (dir.), *Le Territoire, lien ou frontière*...

[18] Les éditeurs remercient G. Touchais, professeur à l'université Paris 1, dont l'intervention a été déterminante pour la publication de ce livre.

lithiques. Les liens avec le continent, attestés notamment par les matériaux importés, comme l'obsidienne, offrent une autre échelle de perception. L. Lespez développe une analyse multiscalaire des territoires des habitats protohistoriques (Néolithique-Âge du Bronze) de la plaine de Drama et de ses environs, en Grèce du Nord. L'analyse du site de Dikili Tash montre le rôle primordial de la complémentarité des ressources écologiques, de la permanence des ressources en eau et d'une position défensive s'affirmant progressivement à l'échelle locale et régionale. D. Malamidou examine la notion du territoire dans le monde égéen par référence à la connaissance et à la conceptualisation de l'espace environnant par l'homme néolithique et à sa manière de créer des points de repère dans cet espace. Ce processus, étroitement lié aux systèmes d'appropriation et d'exploitation de l'environnement par les communautés néolithiques, est décrit ici par rapport à certaines notions propres aux sociétés préindustrielles, à trois niveaux des systèmes sociaux : l'individu, la maisonnée et l'habitat. R. Christidou souligne que le territoire d'un village néolithique en Grèce du Nord représente des espaces exploités par la communauté locale dans le cadre de son économie de subsistance. L'attention renouvelée pour la base matérielle et sociale de cette exploitation fait apparaître une diversité dans les emplois et le fonctionnement des matériaux et des ressources, et révèle les clivages qui traversent les territoires et les communautés. Les outils osseux, bons marqueurs d'habitudes techniques et d'adaptations locales et individuelles, révèlent les usages multiples et variés de matériaux disponibles à l'intérieur même des sites et montrent que des facteurs très différents peuvent déterminer les évolutions locales.

L'Europe occidentale est abordée à travers deux contributions, l'une traitant des relations hommes-milieu dans le bassin rhodanien, l'autre de la perception du territoire dans la culture de la Céramique linéaire occidentale. A. Beeching et J. L. Brochier, à la tête d'un programme pluridisciplinaire mené en moyenne vallée du Rhône, présentent les différentes étapes du projet en insistant sur les réorientations successives des visées et des stratégies développées, ainsi que sur l'apport des différents terrains. Les deux questions clés d'une approche spatiale des sociétés dans leur environnement sont présentées : l'anthropisation du milieu et la notion de territoire, dans le cas particulier de la culture chasséenne. P. Allard propose un bilan des principaux éléments qui permettent d'aborder la notion de territoire dans la culture de la Céramique linéaire en Europe. La notion de territoire s'organise en différents schémas selon les échelles d'observation prises en compte. L'unité d'habitation et son aire d'activité composent l'unité la plus simple. Les sites présentent des tailles et des durées d'occupation différentes et constituent des petits groupes dans des microrégions. Enfin, la distribution générale des groupes de sites permet de définir les critères récurrents de l'implantation des habitats dans une région. La circulation de biens, qui englobe toutes les échelles d'observation constatées, pourrait constituer le niveau le plus complexe de l'approche territoriale qui reste à définir. Cette deuxième partie, « Territoires des agropasteurs sédentaires : le Néolithique », s'achève avec la contribution de S. Amblard-Pison, qui examine le cas des villages implantés en Mauritanie sud-orientale. L'auteur procède à l'analyse du territoire de ces villages d'éleveurs et d'agriculteurs en examinant successivement limites naturelles, points de fixation alimentaires et zones de refuge. Elle souligne l'impact des contraintes physiques imposées par le milieu naturel sur la délimitation du territoire.

Des aspects du territoire à l'Âge du Bronze et au cours de l'Antiquité sont abordés dans la troisième partie de l'ouvrage. Deux exemples pris dans le monde mycénien traitent

des territoires politiques et économiques en Béotie et des relations entre le palais mycénien et les communautés rurales environnantes. L. Phialon juge de l'envergure des établissements et des territoires, en regard des documents en linéaire B, de la distribution des tombes et des travaux d'aménagement dans l'arrière-pays. L'étude d'un palais et de fonds d'archives attestées à Thèbes montre que le territoire thébain s'étendait vraisemblablement sur une grande partie de la Béotie et atteignait peut-être l'Eubée. À partir des cadastres mycéniens conservés, J. Zurbach cherche à éclairer les relations de la communauté rurale et du palais en Grèce mycénienne. Certains indices amènent à penser à l'existence d'une élite locale située à l'intérieur de la communauté rurale et qui joue très certainement un rôle important dans les relations avec le palais. Le territoire des palais mycéniens apparaît donc comme le résultat d'une interaction entre plusieurs groupes et non plus comme le domaine du palais, strictement organisé autour de ce dernier. P. Brun examine la façon dont les sociétés de l'Europe occidentale ont occupé l'espace pendant les Âges du Bronze et du Fer, tout en soulignant le rôle primordial des phénomènes économiques et sociaux. La formation d'établissements centraux apparaît comme le meilleur moyen d'améliorer l'acheminement de l'information, donc de rompre l'isolement des petites cellules locales. L'archéologie peut appréhender cet aménagement de l'espace, si révélateur de l'organisation sociale, pour peu qu'elle ait les moyens d'explorer non plus un seul site, mais une région, et de comparer les configurations spatiales d'établissements d'un espace-temps à un autre. M.-P. Dausse aborde le territoire molosse en Épire à l'aide des éléments de géographie historique tout en soulignant le rôle déterminant des itinéraires de transhumance dans sa structuration. N. Coutsinas, dans son étude de la cité crétoise hellénistique de Latô, s'attache à la notion de frontière. La description de la frontière s'appuyant sur les détails du relief et de l'hydrographie, c'est à présent la toponymie qui sert à l'identification des lieux, ainsi que la recherche des rares constructions liées à la frontière que sont les sanctuaires et les tours de guet.

La quatrième partie de l'ouvrage, « Diversité des pratiques, difficultés de l'interprétation », réunit les dernières contributions de ce volume. Deux d'entre elles sont consacrées aux territoires littoraux et marins en Méditerranée d'abord, puis en Égée plus particulièrement. J. Desse et N. Desse-Berset soulignent que malgré l'ancienneté de la pratique de la navigation en Méditerranée, l'exploitation des ressources marines ne semble pas concerner la haute mer : d'après les analyses archéoichtyologiques, tous les taxons déterminés peuvent avoir été capturés depuis la côte, qu'il s'agisse des espèces permanentes ou migratrices. A. Théodoropoulou conclut aussi que le modèle admis pour les sites côtiers du monde égéen est celui d'une exploitation préférentielle des territoires marins peu profonds à proximité des sites. L'exploitation des territoires lacustres et fluviatiles est plutôt attestée dans des sites du nord de la Grèce, à l'intérieur des terres. Les deux contributions suivantes expriment le point de vue d'ethnologues. A. Acovitsioti-Hameau, à travers l'étude des bergeries du Néolithique jusqu'à nos jours, conclut que contigus ou dispersés, les espaces constitutifs d'un territoire marqué par le pastoralisme recomposent une entité à travers les complémentarités physiques, les pratiques vivrières et rituelles, les constructions utilitaires et symboliques qui, toutes sans exception, font apparaître les propriétés fonctionnelles et les caractères identitaires des lieux considérés. C. Baroin nous apprend que chez les Toubou, pasteurs saharo-sahéliens dont le territoire couvre environ un quart du Sahara, la mobilité et la dispersion, nécessaires à la survie dans ces régions aux conditions écologiques fragiles et incertaines, sont assurées par une

grande souplesse dans la gestion des ressources. L'ancrage territorial est donc minime, et les unités sociales, de petite taille, se prémunissent contre le risque par des réseaux d'entraide entre parents cognatiques et parents par alliance, qui sont impulsés par les échanges matrimoniaux qui constituent la trame essentielle de l'organisation sociale. R. Treuil clôture ce volume en soulignant la simplicité trompeuse de la notion de territoire et les limites des approches archéologiques.

Georgia Kourtessi-Philippakis